

Toulouse, capitale des Wisigoths : avant-propos

François RIPOLL
Université Toulouse-Jean Jaurès

La Coordination Nationale des Associations d'Enseignants de Langues Anciennes (CNARELA) a tenu les 22-24 Octobre 2018 à Toulouse son congrès national, organisé par sa branche toulousaine, l'ARTELA (Association Toulousaine pour l'Enseignement des Langues Anciennes¹). Le thème de la Journée universitaire du 22/10 avait été choisi en liaison avec la commémoration, dans notre ville, du seizième centenaire de ce qu'il est convenu d'appeler le « royaume wisigoth de Toulouse » (418-507). Cette Journée était la première d'une série de manifestations scientifiques visant à marquer cette commémoration, dont notamment les quatre journées de conférences publiques organisées par l'Association « Toulouse wisigothique » en 2019-2020 ainsi que l'exposition « Wisigoths » présentée au Musée Saint-Raymond de février à septembre 2020. Soutenue par l'équipe PLH-CRATA et le Département de Langues Anciennes de l'UT2J et tenue dans les locaux de l'Université Jean-Jaurès, la journée « Toulouse capitale des Wisigoths » témoigne de la volonté de l'ARTELA de consolider le lien entre l'enseignement secondaire et la recherche universitaire d'une part, et entre les études classiques et le territoire régional d'autre part².

Le fait est que les recherches sur la période brillante mais relativement méconnue de la Toulouse wisigothique ont connu un essor important durant la dernière décennie au sein de l'Université de Toulouse 2 ou à sa périphérie, essor matérialisé par un certain nombre de publications marquantes destinées soit au grand public, soit plus spécifiquement au public universitaire, soit les deux à la fois : on peut citer notamment l'ample synthèse universitaire de Chr. Delaplace³, le gros volume sur Toulouse antique coordonné par J.-M.

1 Il convient de saluer à ce propos le travail de toute l'équipe du bureau de l'ARTELA qui a œuvré à l'organisation du congrès dans son ensemble, et notamment la co-présidente Catherine Angé, Professeur de Lettres Classiques au Lycée Pierre-de-Fermat, ainsi que la secrétaire Hélène Frangoulis, Maître de Conférences HDR à l'UT2J.

2 Nous remercions aussi la Mairie de Toulouse qui a également soutenu notre manifestation.

3 Delaplace, Chr., 2015, *La fin de l'Empire romain d'Occident. Rome et les Wisigoths de 382 à 531*, Rennes.

Pailler⁴, l'ouvrage collectif sur la Toulouse médiévale dirigé par J. Catalo et Q. Cazes⁵, les travaux de J. Cassaigneau sur l'église de la Daurade⁶, le volume sur Toulouse de la *Carte archéologique de la Gaule* dirigé par M. Provost⁷, et, plus récemment encore, les actes des Journées d'archéologie mérovingienne de Toulouse publiés par E. Boube, A. Corrochano et J. Hernandez⁸. Cette floraison de parutions devrait se poursuivre dans l'année qui vient avec le projet déjà bien avancé de publication d'un recueil commenté de textes sur Toulouse antique, *Aux sources de Tolosa*, coordonné notamment par J.-Cl. Carrière et R. Courtray, fruit encore une fois d'un partenariat entre PLH-CRATA et l'ARTELA, et au sein duquel la période wisigothique aura naturellement sa place.

Le projet de la Journée du 22/10/2018 était d'offrir un panorama large et pluridisciplinaire de la période en réunissant des spécialistes d'Histoire, d'Histoire des religions, d'Archéologie, d'Histoire de l'Art, et de Linguistique historique, de façon à donner une vision aussi complète que possible des différents aspects de la Toulouse wisigothique, en élargissant éventuellement la perspective à l'ensemble de l'Aquitaine antique, voire à l'Espagne voisine. Outre les articles réunis ici, le programme comportait en effet deux contributions relatives à l'archéologie wisigothique dont le contenu, diffusé par d'autres canaux, ne figure pas dans nos actes : celle d'E. Boube, « L'évolution des villes dans les royaumes de Toulouse et de Tolède (v^e-vii^e s.) », et celle d'A. Corrochano et J. Hernandez, « L'époque wisigothique à travers les nécropoles du sud de la Gaule » ; nous n'en remercions pas moins chaleureusement les auteurs pour leurs exposés illustrés de projections qui ont vivement intéressé le public. Inversement, nous avons choisi d'inclure dans ces actes une contribution de J. Cassaigneau qui n'avait pu s'insérer dans le programme déjà complet de la Journée.

Une série d'exposés destinés à des enseignants de langues anciennes se devait de comporter une approche de langue parlée dans la Toulouse wisigothique ; c'est aussi l'occasion de rappeler que la linguistique historique fait partie intégrante des Sciences de l'Antiquité. Dans la ligne de ses travaux sur le latin parlé dans l'Antiquité tardive, dont il a précisément montré qu'il était mieux conservé qu'on ne l'a dit parfois en ce v^e siècle, Michel Banniard s'intéresse au degré de « latinophonie » des nouveaux maîtres du pays. Il démontre notamment, témoignages à l'appui, que les rois wisigoths avaient très bien assimilé le latin, y compris un Euric que l'on a parfois présenté comme plus « barbare » que ses prédécesseurs, mais qui était tout à fait capable de comprendre sans interprète un discours en latin, même s'il choisissait, pour des raisons d'affirmation politique plus que d'incompétence linguistique, d'y répondre en langue germanique.

4 Pailler, J.-M. (dir.), 2002, *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, Rome.

5 Catalo, J. et Cazes, Q. (dir.), 2010, *Toulouse au Moyen-Age, 1000 ans d'histoire urbaine*, Toulouse.

6 Cassaigneau, J., 2017, *Les mosaïques de l'église wisigothique de Toulouse dite La Daurade et leur support architectural*,

7 Provost, M. (dir.), 2017, *Carte archéologique de la Gaule 31/3 : Toulouse*, Paris.

8 Boube, E., Corrochano, A. et Hernandez, J. (dir.), 2019, *Du royaume goth au Midi mérovingien : Actes des 34^e Journées d'archéologie mérovingienne de Toulouse, 6, 7 et 8 novembre 2013*, Bordeaux.

C'est encore de langage qu'il est question dans la contribution de Jean-Marie Pailler. Celui-ci s'intéresse au regard porté par notre « grand témoin » de l'époque, Sidoine Apollinaire, sur les rois wisigoths ; après un détour par la notion de barbarisme chez les grammairiens et Saint Augustin, il suggère une mise en parallèle contrastive, à travers la correspondance de l'évêque de Clermont, entre son ami Syagrius, devenu grâce à sa maîtrise de la langue germanique, le « Solon des Burgondes », et ses propres déboires diplomatiques auprès des rois de Toulouse ; au reste l'évocation, si favorable soit-elle, de la cour de Théodoric II n'était pas exempte d'une répugnance vis-à-vis de la langue germanique qui signalait la persistance d'une démarcation entre l'élite gallo-romaine et la nouvelle classe dirigeante ; quoi qu'il en soit, l'épithète de Sidoine nous révèle, par-delà les ambiguïtés de notre auteur, son rêve inaccompli d'être le Solon des Goths.

Jean Cassaigneau se penche pour sa part sur le statut de « capitale » wisigothique de Toulouse : après avoir précisé les raisons du choix de cette ville comme siège central du pouvoir du peuple fédéré, il passe en revue les textes qui attestent le statut prééminent de la cité palladienne au ^v^e siècle, ainsi que les monuments qui lui confèrent le rang de capitale : le palais royal dont les vestiges ont été découverts dans les années 1980 sous l'ancien hôpital Larrey, et aussi, l'église du Sauveur (*alias* Notre-Dame de la Daurade), en laquelle il propose de voir, dans la continuité de la monographie qu'il a consacrée à ce monument, une église votive édifiée par Théodoric Ier pour commémorer la victoire sur Litorius et la Paix de 439 ; ce statut de capitale est en outre reconnu rétrospectivement dans les textes postérieurs à la période wisigothique.

André Bonnery envisage la question des rapports entre catholiques nicéens et Ariens dans le territoire contrôlé par les Wisigoths ; il examine les modalités de la cohabitation plutôt pacifique entre les deux communautés, surtout sous les premiers souverains ; le « virage anti-catholique » pris par Euric, dont les origines sont sans doute plus politiques que religieuses, est à replacer dans le contexte d'effondrement de l'Empire romain qui, privant les catholiques de leur protecteur officiel, les amène à se tourner vers d'autres allégeances. Puis, l'auteur récapitule les points de similitude et de divergence entre les deux liturgies pour montrer notamment comment le souci de différenciation avec l'église arienne a amené les catholiques à repréciser leur doctrine sur certains points ; il étudie ensuite les modalités d'intégration du clergé arien dans l'église nicéenne après la conversion des Goths au catholicisme ; il revient enfin sur le dossier de l'église de la Daurade étudié par J. Cassaigneau pour valider l'hypothèse d'une église arienne originellement dédiée au Saint-Sauveur, tout en avançant la datation du décor mosaïqué sous Alaric II en raison des moyens que supposait une telle entreprise.

Daniel Cazes apporte enfin son regard d'historien de l'Art et d'ancien conservateur du Musée Saint-Raymond en posant la question de la réalité d'un art wisigothique à travers l'exemple de Toulouse. Après un bref historique de la question, il examine dans un premier temps le cas des sarcophages paléochrétiens, puis les fragments lapidaires découverts à proximité du probable Palais des rois wisigoths et dans l'église Saint-Pierre-des-Cuisines, avant de reprendre le dossier de l'église de la Daurade, en insistant notamment sur la parenté avec l'église de la Nativité à Bethléem ; rappelant la prudence qu'impose en termes d'interprétation le caractère très fragmentaire des vestiges, il conclut à la difficulté de dégager des traits spécifiquement wisigothiques dans l'art toulousain du ^v^e siècle.

Preuve d'une confrontation féconde, les points de convergence, mais aussi de discussion n'ont pas manqué entre spécialistes au fil des exposés. Si tous les contributeurs s'accordent pour identifier les vestiges découverts sous l'hôpital Larrey au Palais des rois wisigoths, l'interprétation de l'ancien sanctuaire de la Daurade est encore débattue, notamment quant à la datation de son décor et la destination du bâtiment primitif dont il a pris la place. Plus largement, des discussions subsistent sur ce qu'il convient d'attribuer précisément, dans certains domaines, aux règnes respectifs des différents souverains de la dynastie, signalant la difficulté de parvenir à une périodisation « fine » de l'ère des rois goths de Toulouse. Ce n'est pas le moindre intérêt d'une journée destinée à un public élargi que de montrer, à côté des acquis faisant l'objet d'un consensus, la vitalité des débats interprétatifs encore en cours.